

# L'âge de raison et de déraison des relations entre hommes et femmes

Michelle Marillier  
Dalhousie University

## RESUME

Des faits culturels et scientifiques établissent la ressemblance des sexes, ruinant ainsi le modèle de la complémentarité, selon Elisabeth Badinter. Mais si l'identité sexuelle se présente désormais comme une donnée mouvante, elle met en question la légitimité même du féminisme. Sur le plan social, la révolution des moeurs a produit une société d'individualistes, fuyant les responsabilités résultant des droits qu'ils revendiquent, selon Evelyne Sullerot. Le problème est ici: comment comprendre et expliquer que la reconnaissance des femmes dans le monde occidental, enfin réalisée après 6000 ans de joug masculin, coïncide avec un nouvel essor du patriarcat et de ses valeurs ancestrales? Les femmes n'ont-elles pas d'identité? Pourquoi le modèle masculin a-t-il tant d'attraits?

## ABSTRACT

According to Elisabeth Badinter, the cultural and scientific facts which establish the similarities between the sexes, lay ruin to the complementarity paradigm. Yet, if the sexual identity manifests itself as a moving fact from now on, it challenges the very identity of feminism. At the social level, according to Evelyn Sullerot, the moral revolution produced a society of individualists fleeing the responsibilities which result from the very rights they revendicate. The problem is how does one understand and explain that the recognition of women in the Western world realized only after 6,000 years of male domination, coincides with a new surge of patriarchy and its ancestral values? Do not women have their own identity? Why does the male model have so many attractions?

## Introduction

Tandis que le féminisme apparaît comme un mouvement qui a perdu le souffle de l'inspiration et a cessé de passionner, au moins en France, des changements majeurs en réalité continuent de s'opérer, toujours sous son impulsion originaire, annonçant des bouleversements sans précédent dans la définition de l'identité masculine et féminine et dans la relation triangulaire jadis stable entre l'homme, la femme et l'enfant.

Simultanément, des comportements qui n'ont rien de spécifiquement féminins persistent à faire référence en matière de comportement social, professionnel et individuel, des traditions s'obstinant à exclure les femmes des instances de décisions font loi. Leur maintien et les conséquences qui en découlent conduisent à s'interroger sur la force et la faiblesse du féminisme, après ces vingt années de lutte ouverte. Sa force, c'est certainement d'avoir engagé un processus de mutation de civilisation par sa seule énergie. Sa faiblesse est de s'être laissée séduire par les modèles masculins de réussite, au détriment de la reconnaissance et

de l'affirmation de la nature féminine. Cela expliquerait en partie pourquoi les attitudes ci-dessus mentionnées perdurent.

Deux ouvrages d'auteurs françaises, parus récemment, Elisabeth Badinter *L'un est l'autre*<sup>1</sup>; Evelyne Sullerot, *Pour le meilleur et sans le pire*<sup>2</sup>, examinent ces questions cruciales, les réponses ou l'absence de réponses, de deux perspectives opposées, d'où l'intérêt de leur rapprochement.

Elisabeth Badinter conduit un travail théorique, visant à montrer l'inéluctable marche vers l'égalité de fait des hommes et des femmes. D'abord, l'Un et l'Autre pour assurer la vie du groupe, puis l'Un sans l'Autre sous le règne du patriarcat et son corollaire l'exclusion de la moitié féminine de l'humanité, on en est aujourd'hui à l'aube de la ressemblance des sexes, l'Un est l'Autre. En fondant son analyse sur sa pratique sociologique, Evelyne Sullerot s'attache à dégager la signification des faits. C'est l'opulence qui a encouragé les nouvelles moeurs et non la pénurie ou l'insécurité. Cependant, l'individualisme et l'irresponsabilité auxquels elles aboutissent menacent le

cohésion de la société. L'incurie ou le désarroi du législateur distribuant les subsides de l'Etat sans distinction accélèrent ce dangereux processus.

Qu'on prenne le parti de l'individu ou celui de sa communauté, l'enjeu reste le même: l'identité de l'être humain et d'une société.

Tant de bouleversements, qui étaient supposés autoriser enfin la nature féminine de l'être humain à occuper sa place, et là les hommes sont concernés autant que les femmes, ont-ils atteint leur objectif?

### I. Les preuves de l'âge de raison

La thèse d'Elisabeth Badinter est claire: tandis que dans le passé des preuves religieuses et économiques attestent de la ressemblance des sexes, à l'époque contemporaine on est en mesure d'exhiber des faits scientifiques fondant irrévocablement la bisexualité "commune aux deux sexes."<sup>3</sup>

#### *L'histoire*

Durant la longue période préhistorique, l'homme et la femme vécurent de façon harmonieuse, croit-on savoir, nécessité faisant loi et leur prescrivant des rapports de complémentarité équilibrés, en vue d'une plus grande efficacité pour la survie. On a même fait de la division du travail le trait propre de l'humanité "contrairement au monde animal qui ignore toute spécialisation sexuelle dans la quête alimentaire."<sup>4</sup> L'autorité et le prestige de chacun d'eux reposent sur leur confrontation avec la vie et la mort: l'homme en chassant se mesure à la mort, la femme en enfantant manifeste son pouvoir sur la vie. La cueillette puis l'agriculture sont une initiative féminine. L'homme va perdre en partie sa puissance en devenant éleveur car il n'affrontera plus le danger, alors que la femme l'accroît en poursuivant sa maîtrise de l'agriculture, dont l'importance augmente dans l'alimentation du groupe.

Pendant ces longs millénaires, la divinité est femme, l'un et l'autre adorent une déesse-mère qui est le Tout, ne requérant aucune intervention extérieure pour donner la vie. Grâce aux travaux des historiens, on sait que la Grèce archaïque témoigne de pratiques religieuses et sociales impliquant l'interférence et l'ambivalence des sexes jusqu'au tournant des Ve et IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Citons par exemple le Lochos—terme désignant à la fois le lieu de la reproduction, l'embuscade et la troupe armée— montrant la valeur égale de l'hoplite et de l'accouchée.

La période historique, qui ne recouvre que trois ou quatre millénaires, est déjà bien entamée lorsque la rup-

ture, l'Un sans l'Autre, s'annonce. E. Badinter la situe au Ve siècle av. J.-C., en Occident, dans la démocratie athénienne. "La logique patriarcale de l'exclusion des sexes" se met en place et s'imposera désormais partout, sans rencontrer de résistance collective ou organisée.

Le patriarcat absolu commence par confisquer tous les pouvoirs: divin, Dieu le Père; procréateur, le Père-Dieu; familial, la fille du père, l'épouse de son mari. Cela ne suffit pas pourtant à assurer la gent masculine de son incontournable autorité. Les hommes déclareront la guerre des sexes sans voir qu'ils feront alors peser sur eux-mêmes une menace, avouant tout à la fois leur misère et leur faiblesse.

Selon quelle idéologie et quelles règles fonctionne le patriarcat? Les rapports entre les hommes et les femmes sont conçus sous le mode oppositionnel du bien et du mal, du fort et du faible parce qu'une double peur assaille les hommes au sujet du sexe féminin.

Ils le craignent comme l'Autre absolu, un danger d'autant plus menaçant qu'il se dérobe aux regards et que ses propriétés sont mystérieuses. Mais à cette peur de l'Autre qui caractérise la psychologie masculine s'ajoute une seconde peur: celle de la confusion des sexes. Peur d'autant plus tenace et névrotique qu'elle est indissociable d'une farouche envie de posséder les attributs de l'Autre. Désir reconnu ouvertement aux femmes, mais sévèrement refoulé par l'inconscient masculin occidental.<sup>5</sup>

C'est pour mieux affirmer leurs capacités créatrices, dont ils doutent, que les hommes édifient méthodiquement un monstrueux système d'oppression.

"Système d'oppression sexuelle, [le patriarcat] est aussi l'expression d'un système politique qui a pris appui, dans nos sociétés, sur une théologie."<sup>6</sup> Son histoire est fonction des maîtres-mots de cette dernière: soumission chez les catholiques, tolérance chez les protestants. Avec le refus de "tout pouvoir imposé par la grâce de Dieu," au XVIII<sup>e</sup> siècle allait commencer le déclin puis l'agonie du système. Plus d'autorité publique de droit divin, plus de souverain père de famille, plus de père de famille "succédané de l'image divine et royale auprès de ses enfants." Ni Dieu, ni roi, ni père, mais un nouvel idéal de liberté, égalité et fraternité. La démocratie est présentée comme modèle de gouvernement; cependant dans la mesure où le type de pouvoir en place depuis des lustres obéit à un ordre qui régit les rapports des hommes entre eux, les femmes en sont exclues. C'est pourquoi ce sont des hommes et non des femmes qui porteront les premiers coups contre le

patriarcat. Pourtant aussitôt que l'étape politique de l'édification de la nouvelle société sera achevée, les femmes entreprendront leur longue marche afin de "faire admettre à leurs pères, frères et époux qu'elles sont des Hommes comme tout le monde."<sup>7</sup>

Enfin, la "défaite morale de l'homme occidental" consommée par le gouvernement des Nazis, achèvera le patriarcat moribond.

Ce combat a obligé à repenser non seulement les droits et les devoirs de chacun, mais encore la spécificité de chaque sexe.

### *La science*

Changer les rapports de pouvoir au sein de notre société, nous conduit à changer de nature<sup>8</sup>, autrement dit le bouleversement culturel est accompagné, parfois précédé, d'un bouleversement des données biologiques et psychologiques. Des aspects insoupçonnés de notre être intime sont dévoilés par les travaux des spécialistes. Ils mettent en lumière, de façon incontestable, notre nature bi-sexuelle, confirmant la ressemblance des sexes et non la neutralisation du sexuel.

Au plan biologique, il est possible d'affirmer "qu'il n'y a pas de limite infranchissable entre le masculin et le féminin"<sup>9</sup>, en dehors de l'irréductible différence chromosomique (XX pour les femmes, XY pour les hommes). Nous nous distinguons plus par notre matériel génétique héréditaire que par notre sexe qui ne constitue, somme toute, qu'un des maillons de ce patrimoine. Certes la loi, corroborant l'anatomie, reconnaît deux sexes, mais il existe "un nombre varié de types intermédiaires entre le type féminin et le type masculin définis."

Les transformations physiologiques et psychologiques au cours des âges de la vie parlent en faveur d'une bisexualité originnaire sur laquelle se construit l'identité sexuelle de genre. De la naissance aux premières années de l'enfance, seuls les organes génitaux externes permettent de différencier les sexes: l'enfant est "potentiellement bisexué, non seulement parce qu'il peut acquérir les caractères de l'un ou l'autre sexe, mais aussi, parce que l'on trouve dans chaque sexe les rudiments des caractères qui s'exaltent dans l'autre."<sup>10</sup> La puberté écarte la bisexualité au profit de la sexualisation. La vieillesse fait le chemin inverse. Ainsi, nous connaissons tout au long de notre vie une relation entre notre bisexualité et notre sexe, renforcée par notre double structure hormonale. En effet, les deux sexes produisent des hormones féminines et masculines, même s'il y a certes plus d'hormones mâles chez l'un et femelles chez l'autre.

L'oestradiol et la progestérone (hormones féminisantes) sont produits dans le sexe masculin mais à des taux très inférieurs à ceux qu'on observe chez la femme. Réciproquement on trouve un faible niveau de testostérone (sécrétion hormonale androgène de l'homme) dans le sexe féminin.... Des hormones typiquement féminines, telles que la prolactine qui stimule le développement mammaire et la lactation, et l'ocytocine qui provoque les contractions utérines au moment de l'accouchement sont présentes en quantité non négligeable dans le sexe masculin.<sup>11</sup>

Il convient donc de "regarder le sexe comme un équilibre provisoire toujours sujet à révision," les hormones maintenant "une sorte de flottement entre les sexes...une oscillation."<sup>12</sup>

Au plan psychologique, la séparation des sexes est encore moins assurée. Freud fut l'un des premiers à reconnaître la présence d'une bisexualité inconsciente chez l'être humain, mais il la relèguera au domaine du pathologique: elle est "la source de toute demande analytique puisque l'homme ne supporte pas sa féminité ni la femme son absence de pénis." La vulgate psychanalytique en restera à cette interprétation, probablement parce qu'il lui était difficile d'échapper au modèle social dominant. Or, depuis une quinzaine d'années, les psychanalystes font preuve d'indépendance: en reprenant à zéro l'étude de la bisexualité, ils ont dû admettre d'une part l'influence du milieu sur l'inconscient humain, et d'autre part sur la psychanalyse en général. Force est de reconnaître que l'intérêt théorique récent pour la bisexualité a sa cause immédiate dans les changements socio-culturels, précisément dans la crise socio-culturelle de l'identité sexuelle, lesquels en ébranlant l'orthodoxie freudienne ont rendu la psychanalyse à son autonomie. Ainsi, "la notion de bisexualité psychique paraît le seul moyen de dépasser les difficultés liées à un primat absolu du phallus et de complexe de castration."<sup>13</sup>

A l'ancien schéma de l'opposition des sexes, il faut en substituer un neuf, plus conforme à la réalité tant psychologique que physiologique. Disposant à notre naissance d'une bisexualité originnaire, nous acquérons progressivement un sentiment d'identité sexuelle qui doit être solidement établi. Mais notre évolution ne s'arrête plus là: une fois bien ancré dans son identité de genre "l'être humain peut retrouver, telle une possibilité supplémentaire d'épanouissement, les avantages de sa bisexualité."<sup>14</sup> Une image pour illustrer ce nouveau rapport homme/femme? Elle et lui sont des "jumeaux de sexe opposé."<sup>15</sup>

Cependant, tandis que les femmes vivent bien leur bisexualité, ressentant "l'altérité comme la condition d'une existence plus riche," les hommes "n'ont pas envie d'être les jumeaux des femmes." Pourquoi? Il ne s'agit pas de mauvaise volonté des hommes, selon une fréquente et facile problématique féministe, mais d'une question d'identité sexuelle, logée au coeur de l'inconscient. Seule la petite fille bénéficie des conditions idéales pour acquérir le sentiment de son identité, réunies dans l'allaitement qui permet la symbiose avec la mère. A l'opposé, le petit garçon doit apprendre à s'arracher de l'être qui lui est le plus cher afin d'exister: le sein représente "un renversement des rôles futurs..., la mère introduit et il reçoit. Pour devenir un homme, il lui faudra abandonner cette passivité," écrit Margaret Mead; effort qu'il devra poursuivre presque tout au long de sa vie. La célèbre anthropologue écrit même que: "le problème permanent de la civilisation est de définir le rôle de l'homme de façon satisfaisante afin qu'il puisse, au cours de sa vie, parvenir au sentiment stable d'un accomplissement irréversible."<sup>16</sup>

Quoi qu'il en soit, la mutation culturelle que nous vivons est source de malaise pour les hommes, voire de souffrance parce que leur spécificité y est en jeu.

Aussi, E. Badinter nous invite-t-elle à prendre garde que le modèle de la ressemblance des sexes qui se met en place actuellement pour les adultes, ne prive pas les enfants des deux sexes de "toute latitude pour s'ancrer tranquillement dans leur différence sexuelle." Car c'est seulement lorsque chacun a acquis "une solide assurance de sa spécificité sexuelle,... qu'hommes et femmes peuvent faire route commune."<sup>17</sup>

Mentionnons encore en terminant ce chapitre<sup>18</sup>, la confirmation actuelle de travaux de psychiatres commencés il y a une trentaine d'années sur "l'absence possible du parallélisme entre le sexe somatique et le sexe psychologique"; dans ce cas, "il y a primauté du facteur psychologique dans la détermination de l'orientation sexuelle."

Dorénavant, c'est la différence individuelle qui passe avant la différence sexuelle: il n'y a plus deux groupes hétérogènes, mais "une multiplicité d'individualités qui à la fois se ressemblent et se distinguent par toutes sortes de nuances."

Cependant ces êtres partagent quant même un trait en commun: ils accordent tous une valeur absolue au Moi; elle a pour pendant la valeur relative reconnue à l'Autre. De toute façon, l'individu est au-dessus du couple: "l'Au-

tre a un prix à ne pas dépasser. Il est désiré s'il enrichit notre être, rejeté s'il lui demande des sacrifices."

## II. Les faits qui prouvent la déraison

Progressivement une société nouvelle s'est mise en place, dont les membres sont des individus avant d'être des hommes ou des femmes, des couples, ou encore moins des familles.

Retraçant la genèse et l'évolution des nouvelles moeurs, Evelyne Sullerot fait plusieurs constats lourds de conséquences. Admettant aussi qu'il s'agissait d'une véritable révolution, elle la dépouille sans concession du lyrisme auquel les discours des progressistes nous avaient accoutumés. Elle la ramène à sa signification première qui est celle de toute révolution, selon elle: la lutte pour le pouvoir. A qui la prise du pouvoir a-t-elle profité? "Aux individus au détriment des familles; aux mères au détriment des pères; aux moins aimants et aux plus malins au détriment des plus amoureux et des plus confiants; aux plus riches au détriment des plus pauvres; aux adultes jeunes, au détriment des plus vieux, enfin largement, aux adultes qui l'ont faite au détriment des enfants qui l'ont subie."<sup>19</sup>

### *L'individu-roi*

- L'individu a gagné contre la famille: famille au sens large, celle de la lignée dont la force reposait sur son unité, sa hiérarchie et ses traditions; mais aussi famille au sens restreint, père-mère-enfant(s) dont le pivot est la tendresse.

- Le couple n'est plus fondé que sur lui-même, depuis que la sexualité s'est détachée de la fécondité, et que la fécondité n'est plus liée au mariage. "Il est sa propre fin, dans la recherche d'un état de plaisir réciproque, sexuel, affectif et parfois intellectuel."<sup>20</sup>

- L'enfant est en quelque sorte extérieur au couple, même s'il est désiré par l'un ou les deux membres du couple. Si l'enfant ne cimenter pas le couple, il l'est encore moins "par le devoir de participer en tant que famille, à l'édification de la société, sentiment qui lui est tout à fait étranger."<sup>21</sup>

Au plan social, l'individu est encore le gagnant. Avec détermination et habileté, il est parvenu à faire admettre à l'Etat qu'un traitement identique devait s'appliquer aux "couples-individus" et aux "couples-familles." Comment? En jouant subtilement sur la notion de vie privée; notion individualiste, celle-ci concerne précisément l'individu présenté comme valeur suprême dans le domaine poli-

tique, économique et moral, et non la famille qui constitue une communauté. Or, d'un côté le célibataire l'invoque pour refuser à l'Etat le droit d'intervenir, mais de l'autre il la fait valoir pour lui demander de l'aide, afin de préserver intacte sa liberté, ce qui revient à dire se dégager de ses responsabilités. Rien à redire sur les droits imprescriptibles de chacun "à la libre disposition de ses sens et de ses sentiments." Mais qu'on en soit "venu à considérer que la sphère privée recouvre également les engagements ou absences d'engagements *sociaux* entre les êtres, voilà qui est de mauvaise augure pour l'avenir de la société"<sup>22</sup> en question.

### *Les enfants? Silence!*

Coïncidence du changement des lois, des progrès médicaux et de la libéralisation des mœurs, l'enfant est devenu l'exclusive propriété de la mère, à tel point "qu'on peut s'inquiéter de savoir si tout enfant aura droit aussi à un père et si tout père pourra jouer son rôle auprès de son enfant ou s'il en sera empêché ou découragé."<sup>23</sup>

Abreuvé de discours sur la femme victime de la maternité, la maternité/fardeau, on a oublié que "la maternité est aussi une création et un pouvoir envié."

Or, la femme concentre tous les pouvoirs sur l'enfant; enjeu du couple dans bien des cas, l'homme ne peut que se soumettre à ses décisions et à ses actes, elle peut refuser à un homme un enfant, ou lui en faire un à son insu. D'où "contradiction entre ces facultés laissées à la femme" et "le droit fondamental de l'enfant... d'avoir juridiquement une mère et un père," reconnu par la Convention européenne sur la situation juridique des personnes nées hors mariage (1975).

"L'enfant a droit à un père et, il ne devrait pas être besoin de l'écrire, il a droit à son père biologique chaque fois que cela est possible." En tout cas, il semble difficile de soutenir que c'est "à la mère de juger si tel homme dont elle attend un enfant est digne ou non d'en être le père," surtout que "la réciproque n'est pas possible."<sup>24</sup>

Le cumul de mesures juridiques et sociales, visant à aider la mère seule, en lui donnant pouvoirs d'agir et moyens de vivre, ont eu pour effet pervers d'effacer les pères, de les désresponsabiliser, de les remplacer. De fait, les enfants de couples divorcés ou séparés vivent plus avec l'ami/e de leurs père ou mère qu'avec leur parent manquant. Sans doute, ce dernier doit-il envoyer de l'argent pour subvenir aux besoins de l'enfant, mais cela ne saurait suffire à faire oublier que ce dont l'enfant a le plus besoin c'est de "connaître bien son père et sa mère, de sa présence,

de sa tendresse, de son autorité protectrice. Sinon, il le recherchera, ou fantasmera à son sujet."<sup>25</sup>

Aussi Evelyne Sullerot préconise-t-elle de faire de la reconnaissance à l'état civil, en l'absence de mariage, un acte solennel de reconnaissance de paternité. L'autorité parentale détenue par la mère seule en ce cas, demande à être réexaminée en vue d'un partage entre le père et la mère, mais surtout cette signature signifierait "un engagement d'assurer à cet enfant aide, assistance et éducation dans toute la mesure du possible." Cela implique l'abandon de l'adultocentrisme<sup>26</sup>, dictant les mesures prises par le législateur, n'ayant de considération que pour les désirs d'union ou de désunion des adultes, mais aucune ou presque pour l'enfant à naître ou déjà né. Or, "si l'égalité des sexes est un objectif important, c'est pour assurer la réconciliation des sexes, laquelle doit se faire autour de l'enfant avant tout autre terrain."<sup>27</sup> En tout cas, il est aberrant de l'en exclure, comme il l'est de lui en faire payer le prix. Aberrant encore de ne plus vouloir entendre qu'un enfant a besoin "d'avoir un père et une mère qui l'aiment et lui procurent sécurité affective et stabilité." Peut-être est-ce trop leur demander dès lors que cela exige "qu'ils voient au-delà d'eux-mêmes, qu'ils aient conscience que leur unité est un but qui dépasse leur propre satisfaction."<sup>28</sup>

Il résulte de ces multiples dispositions juridiques, fiscales et sociales que le tissu social se défait. En dépit de grossières apparences, la sphère privée n'existe plus puisqu'on a demandé à l'Etat justement d'assumer les conséquences de toutes les décisions personnelles et intimes, et qu'il le fait! L'individu est donc encouragé, voire justifié, à ne plus se prendre en main, à ne plus poser des actes dont il sait qu'il devra en assumer la responsabilité. Certes, une société libérale ne saurait imposer une morale à ses membres en matière de vie privée; cela ne la dispense pas de "réfléchir aux effets que les obligations, droits et aides qu'elle instaure produisent" car ils "créent bel et bien une morale implicite." Certaines charges relèvent de la collectivité, d'autres doivent demeurer celles des personnes privées, car elles sont "l'autre face de leurs libertés." L'ignorer, c'est menacer la société en question: "Seule l'habitude de prendre ses responsabilités privées dans l'intérêt général peut asseoir et sauver les libertés particulières."<sup>29</sup>

### *Le féminisme, pourrait-il être un avatar du patriarcat?*

On pourrait s'arrêter là, et laisser à chacun le soin de ses propres réflexions. Peut-être d'ailleurs seraient-elles notablement influencées par le fait que les deux auteures appartiennent au vieux continent, et que la réalité que l'on y décrit ne correspond pas exactement à celle du Nouveau-Monde. Qu'il s'agisse de l'idéal de société laïque,

discrètement proposé par Badinter, ou des mesures sociales en faveur des protagonistes des nouvelles mœurs, on ne retrouve pas véritablement d'équivalent en Amérique du Nord. C'est dans le Nouveau-Monde que, paradoxalement, Dieu supervise et couronne encore la plupart des actes officiels et privés de la vie des citoyens; et que d'autre part on interprète de façon opposée la notion de vie privée: reconnaître et promouvoir les droits de l'individu implique nécessairement pour celui-ci d'en assumer les responsabilités dans d'esprit de tout Américain.

Ces différences, mineures au regard des bouleversements présents et futurs, ne sauraient dissimuler la question majeure qui est celle de l'issue du féminisme, tel qu'il se déploie dans le monde occidental. Si l'on en juge d'après les études de Badinter et de Sullerot, et d'après les figures du féminisme dans les domaines où il a triomphé, on cerne mal l'avènement du fait féminin, l'établissement d'un droit de cité pour la nature féminine de l'être humain, dans ce qui s'est produit depuis un peu plus de vingt ans.

Qu'il n'y ait point de malentendu! Il ne s'agit en aucun cas de sous-estimer, ou de dénigrer les libertés durement acquises au long des décennies passées, grâce à la détermination de femmes exceptionnelles ayant commencé la lutte bien avant les années soixante. D'ordre médical avec la contraception; professionnel avec la généralisation du travail féminin à l'extérieur de la maison, assortie de l'égalité de principe des salaires et de l'accès aux branches que les hommes s'étaient réservées; juridique avec l'affranchissement de la tutelle de leur époux pour les femmes mariées, et l'institution de l'autorité parentale, ces conquêtes représentent incontestablement la fin de la sujétion des femmes, puisqu'elles leur ont donné les moyens de leur autonomie. Cependant, elles n'incarnent pas à mes yeux, la singularité féminine. En d'autres termes, les conditions de l'affirmation de l'identité féminine ont été réunies, mais celle-ci n'a pas eu lieu. Nous assistons plutôt à une lente et irréversible conquête de privilèges masculins par les femmes, mais à rien d'autre.

On peut se réjouir avec Badinter de la ressemblance des sexes, mais contrairement à elle, on craint qu'en fait de ressemblance ce soit l'uniformité qui l'emporte, et toujours hélas au préjudice de la partie féminine de l'humanité. Des indices aux symptômes, des éléments variés nous y amènent. C'est d'ailleurs le reproche que l'on peut adresser à la thèse de Badinter, en dépit de sa brillante élaboration: le parti-pris de l'évolution, de la modernité,<sup>30</sup> même si en profondeur on ne change pas grand chose aux comportements humains. Elle entonne allègrement le couplet du progrès apporté par les sciences, sans même poser la question: progrès pour qui? Ainsi, on serait bien

en peine d'énoncer les éléments réellement neufs apparus une fois anéantis les trois piliers du patriarcat. Les femmes sont devenues les jumelles des hommes, soit, mais n'étaient-elles que cela? Le dictionnaire (le Petit Robert) définit le féminisme comme la "doctrine qui préconise l'extension des droits, du rôle de la femme dans la société"; l'étape des droits est en voie d'achèvement, et l'on attend impatiemment de voir celle du rôle débiter. Les explications relevant de la stratégie du féminisme ne sauraient justifier ce retard qui s'apparente à une mise à l'écart, voire à un abandon. Aussi est-il légitime d'en rechercher les raisons: s'agit-il de promesse non tenue, de malentendu, ou définitivement de la finalité de la lutte des femmes, à savoir la conquête du pouvoir masculin?

L'enquête patiente de Badinter, la mise en perspective des arguments d'ordre historique et scientifique répond à ces questions, en atténuant leur aspect polémique mais en accentuant leur pertinence. L'histoire nous livre deux faits essentiels permettant à la fois de relativiser l'importance du patriarcat et de s'interroger sur sa signification à l'intérieur du système de valeurs du monde occidental. C'est d'abord le rappel que la divinité fut femme pendant les longs millénaires préhistoriques. Si donc l'humanité connut une déesse-mère qui est le Tout, c'est que, en dehors de l'aspect majeur de la maternité, la femme disposait de son identité comme de son libre-arbitre et sut les imposer l'une et l'autre à l'homme, qui les admit. C'est totalement l'opposé aujourd'hui: invoquer sa nature de femme pour expliquer ou justifier quoi que ce soit, du fait le plus humble au plus important, semble déplacé sinon insolite. La norme virile fait loi, comme la coutume. Que l'on refuse un droit à une personne parce qu'elle est femme, ou au contraire qu'on lui en accorde un pour la même raison, est insupportable aux yeux de tous, y compris des intéressées elles-mêmes, dans nos sociétés occidentales. On peut alors mesurer le chemin qu'il reste à parcourir avant d'envisager de re-prendre au sérieux<sup>31</sup> l'hypothèse que l'intellect féminin fonctionne différemment, ou privilégie d'autres aspects d'un objet d'étude. Le modèle masculin de comportement et de réussite sociale, professionnelle et intellectuelle demeure la mesure-étalon. Et de fait, la clef de la réussite, c'est de faire abstraction de sa qualité de femme, ce qui revient à se poser et à fonctionner comme un homme.

Le second événement concerne l'autorité de droit divin: si elle disparaît avec la Révolution, on s'étonne qu'après deux siècles un renversement de valeurs n'ait toujours pas eu lieu, puisque c'est sur cette autorité, à en croire les historiens, que reposait essentiellement l'édifice du patriarcat. Comment expliquer que ce dernier soit toujours aussi florissant? Cet argument théologique ainsi présenté

par Badinter m'apparaît spécieux. Il serait plus conforme à la réalité de rappeler qu'au commencement était le patriarcat et qu'ensuite vint l'ordre théologique. Sa disparition n'entraîne pas automatiquement celle du patriarcat comme aimerait le croire notre auteure, mais ce que l'histoire dément. En outre, un regard philosophique un tout petit peu exercé à la pensée théologique sait que l'idée de divin recouvre un horizon d'un autre ordre et qu'il est intellectuellement malhonnête de la réduire à celle de l'humain.<sup>32</sup>

Du côté des arguments scientifiques, toujours bien reçus à notre époque pour cette raison même, l'exposé détaillé des preuves physiologiques et psychologiques de la ressemblance des sexes, réunies ici pour la première fois, a de quoi nous réjouir tant il remet de façon irrévocable les pendules à l'heure. Cependant la joie tourne court quand Badinter nous brosse le portrait du nouvel être humain: il est la réplique de l'homme triomphant du patriarcat. Epris de son Moi comme d'un Absolu, il est prêt à tout lui sacrifier: amour, confiance, tendresse, générosité, spontanéité. Par ailleurs, toute une technologie médicale s'est mise au service des désirs de ce Moi sans restriction aucune. Le changement des mœurs nous autorisant à affirmer notre bisexualité, nous les femmes en profitons pour jouer à l'homme. Est-ce que les hommes affirment leur bisexualité? Non. Ils portent toujours d'austères complets-vestons<sup>33</sup>, font rarement mention de leurs intuitions et encore plus rarement de leurs sentiments. Si c'était parce que les femmes n'ont pas même essayé de le leur apprendre, de leur découvrir l'importance de ces aspects de la vie individuelle et de les y accoutumer? En définitive grâce au livre de Badinter, nous savons maintenant que la différence des sexes est apprise et que les femmes sont capables d'apprendre ce qui a traditionnellement été considéré comme propre à l'homme. En outre, ce parti-pris du modernisme chez notre auteure, c'est à dire en fin de compte d'une évolution dessinée et voulue principalement par les hommes, me laisse insatisfaite. Faut-il toujours dire oui à la science parce que c'est la science et qu'elle prétend apporter le progrès? Le progrès, c'est quoi, au juste? La course en avant? Vers quoi? Vers quoi? Les femmes se posent-elles la question?

*Quand le mode de l'avoir est préféré au mode de l'être...*

Les mouvements de femmes qui naquirent dans tous les pays occidentaux à la fin des années 60 bénéficièrent d'un climat et de conditions propices à leur développement.<sup>34</sup> En faisant de la force le droit, en érigeant agressivité, sadisme et violence en forme de gouvernement, le nazisme avait provoqué l'horreur de toutes les valeurs viriles qu'il avait choisies d'incarner. La restauration des valeurs humanistes qui suivra permettra la mise en route du pro-

cessus de décolonisation dans les années 50-60. Nourries pendant leur enfance des idées du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, du rejet inconditionnel du racisme, de la discrimination religieuse, de la brutalité, les femmes firent de la lutte de tous les opprimés pour leur émancipation la leur propre, en introduisant la notion nouvelle de colonisation intérieure. Alors ce fut au tour des hommes d'être directement mis au banc des accusés, et ils durent entendre la longue liste des exploitations qu'ils avaient fait subir aux femmes: "sexuelle, domestique, économique, sociale et politique"; les hommes pressentaient qu'"un renversement total de leurs valeurs, de leurs lois, en un mot de toute leur civilisation" se préparait avec la lutte des femmes. Rassurons-nous il n'aura pas lieu!

Pourtant une sorte de miracle, en tout cas d'événement historique sans précédent, se produisit, auquel, hélas, peu d'observateurs se sont véritablement intéressés.<sup>35</sup> Pour la première fois, les fils rejetèrent le modèle de la virilité que leur léguèrent les pères, de temps immémorial. Dédaignant les privilèges du pouvoir patriarcal, ils choisissaient de rejoindre les femmes pour une mise en cause radicale des mâles, des pères et des maris. "Une nouvelle alliance" était née. Tandis que les femmes repoussaient en bloc la loi du mari, les fils ne voulaient plus s'identifier aux pères, dont les valeurs leur apparaissaient brusquement "dérisoires et mortelles." Le seul modèle digne d'être imité et susceptible d'inspirer une vie est le modèle féminin pour qui, alors, l'autorité n'est que de l'intimidation et un instrument de pouvoir, la supériorité naturelle une illusion au service de l'oppression, la violence de la barbarie, l'économie de marché la dévastation de la nature, les progrès techniques et scientifiques une menace pour l'environnement et l'humanité. "Le renversement des alliances eut bien lieu, qui mit fin à l'autorité et au prestige millénaire du père et du mari." Malheureusement, la nouvelle alliance fut éphémère peut-être même plus imaginaire que réelle.

Quoi qu'il en soit, les femmes ont trahi les fils, les abandonnant ainsi que les valeurs qui animaient leur combat commun, et qui étaient supposées exprimer un mode d'être au monde propre à la femme. Un éternel féminin en quelque sorte, mais enfin défini par les intéressées!

Les développements qui suivirent nous montrèrent que l'émancipation était stimulée plus par l'attrait des privilèges masculins que par l'exigence de reconnaissance des caractères féminins et de leur valeur. La démonstration de la validité de ces observations nous est fournie par la distance (et c'est un euphémisme) prise par les femmes à l'égard de l'enfant. Il semble bien ici que d'une part, le fait

de disposer des privilèges masculins en matière de procréation leur ait fait perdre de vue le leur, la maternité<sup>36</sup>, et que d'autre part, elles reproduisent à l'endroit des enfants un comportement identique à celui que les hommes eurent envers elles. On en revient toujours au même constat: la force fait le droit.

C'est là que la travail de Sullerot prend, selon moi, toute sa mesure. Elle a le mérite de décrire la réalité à laquelle on aboutit dans une société où seules les valeurs masculines sont prisées: une société où la compétition dans la course aux satisfactions de tous ordres n'a plus de bornes. Si la question de savoir qui en est responsable dessert la cause des femmes telle que la pose Sullerot, elle permet quant même de se rendre compte que le féminisme, dans son expression la plus radicale et achevée exclut le mode d'être femme d'une société. Tout ce qu'elle écrit au sujet des rapports de force qui s'établissent désormais entre l'homme et la femme, sanctionnés par la loi, confirment autant que cautionnent l'ordre des valeurs mâles.

En effet les différents droits acquis par les femmes les rapprochent des hommes certes, mais au prix d'une ressemblance imposée. Tout se passe comme si les femmes avaient obtenu l'autorisation légale d'entrer dans une sorte de club, mais à la condition sine qua non de se soumettre aux règles en vigueur. Et de fait, il est plus aisé de recenser les changements qui permettent à une femme de se conduire comme un homme que l'inverse. Sur le plan social, on en arrive au même constat que sur le plan psychologique, avec l'étude de Badinter. Sans doute, les réflexions de Sullerot sont-elles quelque peu irritantes car elles reproduisent une certaine morale catholique (révolue de toute façon) qui veut qu'à toute satisfaction, à tout bonheur, soient associés une peine, un prix à payer. Ainsi prédit-elle des lendemains qui déchantent. En bref, selon elle si les femmes et les jeunes n'avaient pas tant bousculé les moeurs, au long de ce très court quart de siècle, on serait beaucoup plus heureux aujourd'hui! Pourtant, on conviendra qu'il serait trop facile de tourner en dérision ce qu'elle écrit au sujet des enfants contraints de porter le joug plus ou moins lourd que leur imposent leurs modernes parents. Difficile, à mon avis, d'arguer de la rudesse encore plus implacable des temps passés: cela voudrait dire que les plus faibles, les sans-défenses n'auraient jamais droit à l'amélioration de leur sort. Difficile encore de dénigrer ce qu'elle écrit au sujet des valeurs, au moins des règles, qui soudent les membres d'une société. Qu'on le veuille ou non, dans le monde occidental, le couple/famille demeure la "trame de la société civile" comme "la boîte noire des transferts économiques." Cependant il est tout aussi difficile de faire admettre que c'est à la femme qu'il incombe d'en payer le coût! Pourtant

c'est encore ce qui va de soi dans bien des têtes, y compris féminines. Dans ce contexte, il n'est guère surprenant que diverses enquêtes et études fassent état de la résistance acharnée des hommes face à l'ultime offensive des femmes, visant les hautes sphères du pouvoir. Le rapport détaillé et commenté d'un groupe de sociologues suisses de l'Université de Genève<sup>37</sup> est à cet égard exemplaire puisqu'il décrit la réalité suisse, chiffres à l'appui, avec un bon aperçu de la réalité dans les autres pays d'Europe occidentale. Qu'il s'agisse du champ académique et scientifique, ou de celui des affaires, "il apparaît clairement que les femmes se concentrent dans les domaines les moins prestigieux; aux différents niveaux de la pyramide sociale on les retrouve dans les positions inférieures et au sommet de la hiérarchie elles sont quasi absentes." La lutte pour le pouvoir s'est faite plus âpre.

Eric Fromm écrit que "l'histoire de l'Europe et de l'Amérique du Nord, malgré la conversion à l'Eglise, est une histoire de conquêtes, d'orgueil et de rapacité; nos plus hautes valeurs sont: être plus forts que les autres, être victorieux, conquérir les autres et les exploiter. Ces valeurs coïncident avec notre idéal de virilité: seul celui qui est capable de se battre et de conquérir est un homme; celui qui n'excelle pas dans l'usage de la force est faible, c'est à dire efféminé."<sup>38</sup> Les femmes n'entendent plus l'être! Tant et si bien que les valeurs que les fils rêvaient de voir s'imposer, de non-violence, de non-rivalité (source de haine et de guerre), de travail et donc d'économie au service des fins qu'une société se donne et non des moyens<sup>39</sup> du profit, se sont évanouies.

Si Badinter et Sullerot ont raison, si la ressemblance et l'individualisme prévalent, il n'empêche que, en dépit des apparences, ce sera la masculinité qui aura en définitive gagné. Nous y voyons un double échec pour les femmes: intime, car le patriarcat n'est pas mort, ce sont plutôt les femmes qui s'y sont converties, lui dont "l'essence" est "l'exercice du pouvoir sur les plus faibles"; général, car "l'humanisation de la société" attendue avec la libération des femmes, l'instauration d'une société de "l'être" ayant triomphé de celle de "l'avoir"<sup>40</sup> ne s'annoncent pas.

#### NOTES

1. E. Badinter, *L'un est l'autre*, Paris: O. Jacob, 1986.
2. E. Sullerot, *Pour le meilleur et sans le pire*, Paris: Fayard, 1984.
3. Badinter, p. 273.
4. Badinter, p. 251.
5. Badinter, p. 169.
6. Badinter, p. 191.
7. Badinter, p. 192.
8. Badinter, p. 247.
9. Prof. E. Baulieu, cité par Badinter, p. 249.
10. E. Wolff, cité par Badinter, p. 273.
11. Prof. E. Baulieu, cité par Badinter, p. 249, no. 4.

12. E. Wolff, cité par Badinter, p. 274.
13. Badinter, p. 278. Badinter citant le travail du psychanalyste Christian David.
14. Badinter, p. 279.
15. Badinter, p. 279. Image appartenant à certains mythes africains, empruntée à G. Balandier par Badinter.
16. Badinter, p. 282.
17. Badinter, pp. 285-286.
18. Badinter, p. 292.
19. Sullerot, p. 241.
20. Sullerot, p. 242.
21. Sullerot, p. 242.
22. Sullerot, p. 243.
23. Sullerot, p. 244.
24. Sullerot, p. 245.
25. Sullerot, p. 246.
26. Sullerot, p. 247.
27. Sullerot, p. 249.
28. Sullerot, p. 247.
29. Sullerot, p. 250.
30. Cf. ce qu'elle écrit dans son livre, que ce soit au sujet des nouveaux modes de procréation, ou encore au sujet de l'inceste. Les résultats des recherches actuelles autoriseraient à nier tour à tour ses arguments anthropologiques, biologiques et psychologiques. Levi-Strauss en affirmant son interdiction universelle a indirectement indiqué sa fonction économique avant toute autre: la valeur d'échange "standard" dans le troc, c'était les femmes. Privée d'objet elle n'a plus de justification. L'argument biologique est sans valeur puisque des développements récents feraient état de l'absence de fondement de la dégénérescence attribuée aux mariages consanguins. Alors pourquoi ne pas envisager paisiblement des relations incestueuses si elles permettent de faire tomber des tensions? Selon certains psychiatres américains, notre attitude envers l'inceste ne différencierait en rien de celle qu'avaient nos prédécesseurs envers la masturbation.
31. L'idée a déjà été mal-traitée: on a fait de l'esprit d'analyse, supérieur naturellement, le principe de la vie intellectuelle, masculine évidemment, tandis que la sensibilité caractériserait la vie intellectuelle féminine. Et s'il s'agissait plutôt du véritable esprit de synthèse qui envisage un objet d'étude comme un tout, approche holistique chère à Fritjof Capra.
32. Ce point particulier exigerait un article à lui seul; seules quelques remarques sont possibles dans le cadre de ce travail.
33. Depuis fort longtemps en effet les femmes portent des pantalons, mais les hommes n'ont encore jamais porté des robes? Est-ce là un hasard?
34. Voir analyse de Badinter, pp.215-220.
35. A ce jour encore, aucune étude ou analyse ne lui a été consacrée.
36. Comme le soulignait fort justement E. Sullerot.
37. "L'impascience des femmes," Lucienne Gillioz, Danielle Goerg, *Revue Suisse de Sociologie*, vol. 8, no. 2, 1982, Genève. "Les femme cadres en Suisse: un défi à l'égalité professionnelle." A. Blochet-Baraet, Lucienne Gillioz, et Co., *Revue Suisse de Sociologie*, février 1987, Genève.
38. Eric Fromm, *Avoir ou Etre?*, ed. R. Laffont, Paris, 1980, p. 167.
39. On pense ici au projet d'une société de loisirs formulé dans les années 70, opposée à une société mercantile; le terme loisir étant entendu comme une activité non monnayée ayant pour but le développement d'aptitudes autres que professionnelles.
40. Eric Fromm, pp. 219-221.

## A GIFT (MOLECULES OF LIGHT)

YOU THREE, EXCITING MOLECULES OF LIGHT DANCE in my room  
 on my return from the airport  
 Watching I feel tears of joy - just two feet high, freckled white  
 there for awhile, then you're gone.  
 I look through the window, the unseen glassblower crafted small  
 droplets and placed them in the branches against the night sky.  
 It's not raining, I'm not crying - Who else can it be?

Sandra Contwell  
 Newfoundland